





Le Panorama

SALON 1905

LE PANORAMA

SALON

1905



PARIS

Librairie Illustrée Jules TALLANDIER, Éditeur

8, rue Saint-Joseph, 8 (2e Arr.)

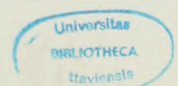


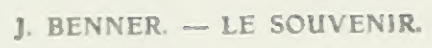
TABLE des MATIÈRES

Les abréviations A. F. et S. N. qui suivent la désignation de chaque tableau reproduit indiquent qu'il a été exposé à la Société des Artistes Français (A. F.) ou à la Société Nationale des Beaux-Arts (S. N.).

Mlle G. ACHILLE FOULD. — DIMANCHE (HOLIDAY).



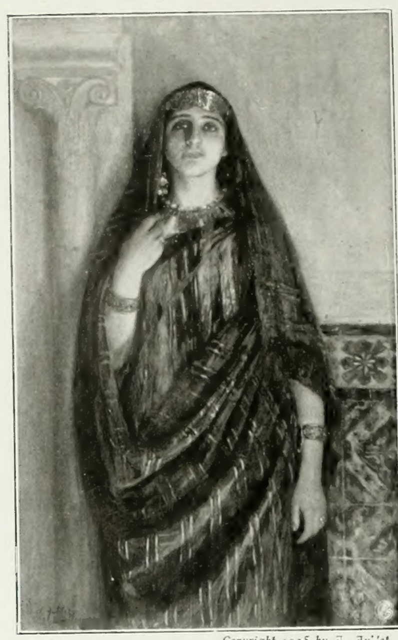
Les amoureux, le sourire aux lèvres, des fleurs plein les mains, des chansons plein la tête, s'acheminent vers les bois feuillus, dont les ombrages offrent un asile discret aux baisers : c'est dimanche, le beau dimanche attendu toute la semaine.... Ainsi s'en va, vers le pays des rêves et des contes bleus, le gentil couple que le pinceau délicat de Mlle Achille Fould a paré des séductions du printemps et de la jeunesse.



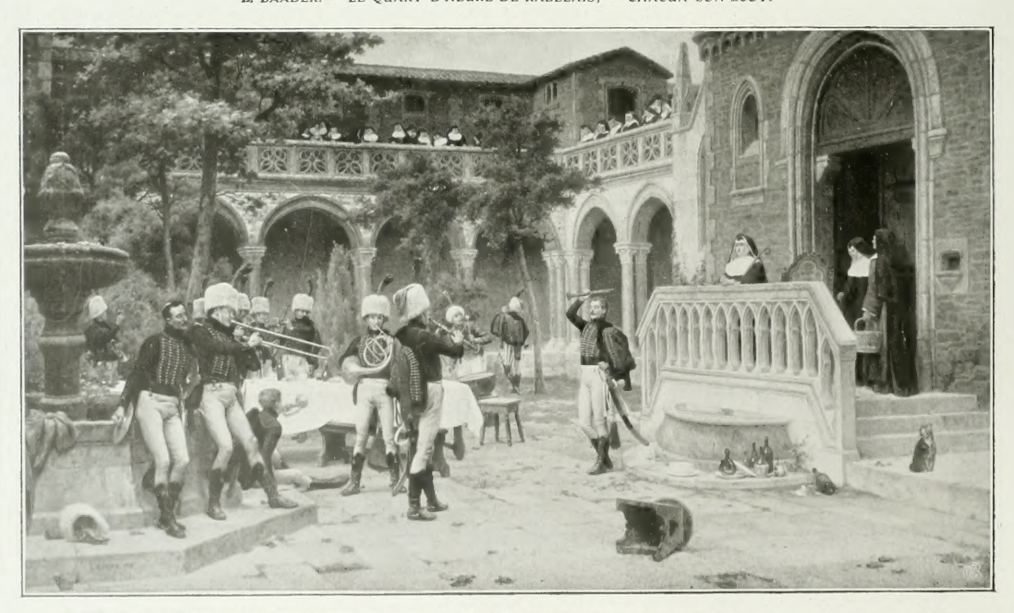
J. BENNER. — LE SOUVENIR.



A. AUBLET. — FEMME DE DJERBA (TUNISIE).



L. BAADER. — LE QUART D'HEURE DE RABELAIS; — CHACUN SON ÉCOT.



Le couvent a bien traité ses hôtes de rencontre; le repas fut délectable et copieux, les vins choisis autant qu'abondants; la fanfare des guides, si bien reçue, ne saurait s'éloigner sans témoigner à madame l'abbesse, par l'exécution d'un petit air de son répertoire, sa sincère reconnaissance pour cet excellent accueil *(Épisode de la campagne de France, 1808.)*

A. WILLETTE. — PARCE DOMINE.



.... Voici la revanche de la fille séduite, qui a jeté son bonnet par dessus les moulins.

La voilà qui entraine, étourdit Pierrot dans un tourbillon de plaisirs et de vices : c'est le Sabbat ! Elle la ruine, [illegible] au suicide.

Les vierges, tristes et laides, portent son cercueil, tandis que son âme libérée fera choix d'une étoile.....

Parce, Domine, parce populo tuo.

Le peuple des Pierrots est toujours bien à plaindre !

H. JAMET. — LE DEVOIR.



Le « devoir » journalier risquerait bien de ne jamais s'achever, si « maman » n'était pas là pour relever de [illegible] le courage défaillant... Jolie scène d'intérieur, d'un charme intime et pénétrant.

Mme V. DEMONT-BRETON. — LES TOURMENTES.



La mer a fait son œuvre meurtrière et rejeté ses victimes sur la grève. Sur les cadavres, en guise de drap mortuaire, la voile de la barque naufragée a été étendue ; le tissu rugueux dessine les formes vagues des malheureux qui ont péri dans la tourmente ; à leurs pieds brillent des bouts de cierge bénits, enfermés dans des lanternes, qui protègent les flammes vacillantes contre la rafale. Les mères, les épouses, les orphelins se lamentent. Au loin s'étend l'Océan houleux, dont l'horizon immuable domine cette scène. Une émotion intense, une anxiété poignante se dégagent de cette œuvre magistrale.

J AUBERT — REPOS EN EGYPTE.



Copyright 1903 by Joseph Aubert

Les derniers rayons du soleil couchant rougissent les sommets des Pyramides ; la plaine de sable étend ses lentes ondulations. La paix et la fraîcheur du soir tombent dans l'air alourdi par la chaleur du jour. Marie s'est assise, son divin nourrisson entre les bras. Joseph s'emploie au modeste repas de la fin du jour ; les époux sont vêtus des pittoresques costumes que portent encore de nos jours les Syriens de Palestine. Non loin d'eux, l'âne légendaire cherche dans le sol ingrat sa maigre provende. La sainte famille va s'endormir, rassurée et confiante, sur la terre hospitalière de la vieille Egypte.

Mme C. MOLLIET — UN BOUT DE CAUSETTE.




A. ALMAGIA. — LE RETOUR DE LA MESSE.

G. CASTIGLIONE. — LA PARTIE DE CARTES.

T. LOBRICHON. — CHAMP DE BATAILLE.





EUG. CHAPERON — LE SOIR DE WATERLOO.

La mort n'avait pas voulu de Napoléon. Quand la débâcle finale se déclara, il se laissa enfermer dans le carré d'un régiment de grenadiers que commandait le chef de bataillon Martinet, et partit ainsi avec une masse de blessés, sous la protection de ses vieux soldats, dans la nuit claire et bleue, si paisible après cette journée de fureur et de rage. A cheval, au centre du carré, accompagné de son frère Jérôme et du général Bertrand, l'empereur vaincu montrait un visage assombri, mais impassible. C'est ainsi qu'il arriva à Genappes, à onze heures du soir [illegible]

Dans cette vaste et fougueuse composition, le peintre retrace, en trois sujets qui se confondent et se suivent, l'épopée douloureuse de Jacques Bonhomme, cet éternel vaincu, qui peine, souffre et meurt, sans cesse écrasé par l'égoïsme cruel des puissants. D'abord, Jacques Bonhomme se révolte, c'est par la violence qu'il se libérera, lui et les siens. Dans l'épaisse fumée des incendies s'allonge la foule hurlante des meurt-de-faim, hommes et femmes amaigris, décharnés par la misère.

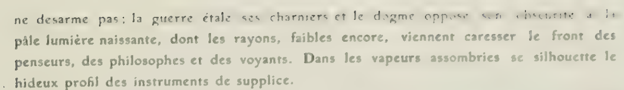
La violence est inféconde, Jacques Bonhomme s'émancipera par la pensée. Il gravit la montagne ardue, qu'éclairent les rayons de la science et de la vérité; mais ses pieds sont dans le sang, si son front est dans la lumière. Autour du roc, s'accumulent les iniquités, les hontes, les crimes créés par l'imperfection de l'état social. Voici l'infanticide, la prostitution, l'ignorance; l'alcoolisme coudoie le crime, qu'une pénalité impuissante



PAR LA VIOLENCE

PAR

NSEE



ne desarme pas : la guerre étale ses charniers et le dogme oppose son obscurité à la pâle lumière naissante, dont les rayons, faibles encore, viennent caresser le front des penseurs, des philosophes et des voyants. Dans les vapeurs assombries se silhouette le hideux profil des instruments de supplice.

La violence est inféconde, la pensée est impuissante, Jacques Bonhomme ne se sauvera que par l'amour. L'amour, c'est l'harmonie, le travail dans la joie : on édifie, on laboure et on chante. Foulant aux pieds les emblèmes brisés de l'autocratie, Jacques relève et embrasse le dernier tyran, humilié et repentant, à qui il apporte le suprême pardon, tandis que l'aube du renouveau se lève sur les champs qui germent et que retentissent les chœurs d'allégresse de l'humanité réconciliée.

PAR·L AMOVR

COVES·BONHOMME

ISEE

PAR L AMOUR

A. MATIGNON. — MORPHINE.



Sous la clarté paisible de la lampe, elles sont là, trois jeunes femmes, belles à ravir, dans un milieu de richesse et de bien-être. Un sourire étrange, inquiétant, erre sur leurs lèvres, et donne à leurs physionomies une alarmante expression de démence... Voyez, sur ce guéridon, la fiole de morphine : c'est la clé des paradis artificiels, aux enivrantes extases, dont les réveils sont si cruels.

F. VASARRI. — FONTINALES.



Cette scène gracieuse se passe dans une de ces immenses villas romaines, où vivait tout un monde de clients et de serviteurs. En l'honneur de la naïade, dont les soins alimentent d'eau fraiche et limpide les fontaines domestiques, les fillettes du logis apportent des présents de fleurs [illegible]

E.-W. COT. — LA CARMAGNOLE.



Episode de grève : au long des murs enfumes, près des usines desertes dont les cheminées se profilent [illegible] reunis et dansent en chantant le vieil air révolutionnaire « La Carmagnole ». Les torches flambantes [illegible] rendent plus rouge encore le symbolique drapeau rouge que tient une femme. On sent que les cerveaux [illegible] colères farouches va sonner.



Le long d'un mur que chauffe le soleil, des femmes sont assises, et les bambins de tout âge pullulent autour d'elles. Deux jeunes filles passent, vêtues de longues mantilles, et l'une d'elles jette dans l'espace un regard énigmatique. Dominant le groupe, une Vierge douloureuse, sculptée dans une niche, rappelle la maternité divine bénissant la maternité humaine.

A.-F. LARTEAU. — TAMBOURS ET CLAIRONS.

La sonnerie allègre des clairons retentit dans la cour de la caserne, accompagnée par le ronflement bruyant des peaux d'âne que battent les baguettes agiles des tapins. Nous l'avons tous vécue cette scène de la vie militaire, ces troupiers que le peintre a campés, alertes et délurés, sont si vivants, si bien enveloppés d'une atmosphère familière à nos yeux, qu'un souvenir tenace s'impose à l'esprit, et qu'on croit entendre vibrer « tambours et clairons ».

S. ARCOS. — L'AUMONE.



L'aumône est fille de l'indifférence : on la jette hâtivement pour se débarrasser d'un spectacle afiligeant, qui trouble la quiétude oisive, alarme les nerfs sensibles. Quoi de plus navrant que cette face livide, souffreteuse, ce poème ambulant de la misère, dont les lèvres exsangues balbutient un timide appel. C'est un cauchemar vivant, dont l'esprit de cette coquette jeune femme demeurerait péniblement préoccupé, si elle ne se délivrait au plus vite de son importune poursuite.

S. ARCOS. — LA CHARITE.



Non seulement la **Charité** apporte l'aide matérielle, mais bien mieux l'aide morale. Elle ne craint pas de s'attendrir au lit de douleur des malheureux : elle les console, les encourage ; elle leur rend ce bien inestimable, la confiance en l'avenir, l'espérance. La Charité est compatissante ; elle a des larmes pour ceux qui pleurent, elle prend sa part des souffrances imméritées, elle [illegible] n'avaient que malédiction dans la bouche ; la Charité est fille du Ciel.

A. LESREL. — LA RÉPÉTITION.



Viole de gambe, théorbe, mandole et mandoline ; satins, velours ciselés et brocards ; hanaps, buires et vidercomes d'orfèvrerie... Autant de glorieux prétextes pour faire flamboyer toutes les ressources de la palette opulente de M. Lesrel. Qui sont ces musiciens vêtus comme des princes ? Les têtes, finement reflétées par de larges fraises blanches, ont des caractères personnels, des individualités précises qui accusent des portraits modernes, si les riches costumes ont été empruntés au vestiaire du XVIIe siècle

E. FOUBERT. LE JEU DE LA CORDE.



Dans ce décor paradisiaque, aux lignes harmonieuses, les peintres du XVIII[e] Siècle auraient réuni les personnages de la Comédie Italienne. M. Foubert préfère y convoquer les nymphes, dryades et hamadryades qui viennent s'y livrer à leurs gracieux ébats, aux heures matinales, lorsque la rosée emperle encore les gazons. Jeunes, sveltes et belles, en leurs tuniques légères, elles bondissent dans les premiers rayons de soleil, pour regagner l'épaisseur des bois, quand sonne l'heure des chauds midis. C'est au pays de la Fantaisie, contrée merveilleuse où les poètes aiment à s'égarer, que M. Foubert va saisir ces paysages de rêve, ainsi que les agrestes divinités qui les habitent.

H. JACQUIER. — DOMENICO LE JOUEUR D'ORGUE.



U. CHECA. — EN ROUTE POUR LA FÉRIA.



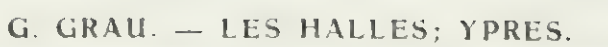
J. BRUNET — LA FILLE DU ROI D'YS.



Dahut, fille de Gradlon, roi d'Ys, ouvre par vengeance les écluses protégeant la cité des eaux de la mer.... Les flots impétueux submergent la ville.... C'était le soir.... Gradlon, pris de pitié, sauve sa fille; tous deux s'enfuient.... Derrière eux des voix menaçantes s'élèvent : « Gradlon, si [illegible] ton démon d'enfant ! » Dahut, terrifiée, sent ses membres se roidir et roule sur les rocs....



Un élégant décor de luxe : le hall de quelque somptueux séjour. C'est un jour de grande réception : dans les salons voisins, la fête bat son plein, il semble qu'on entend l'écho des orchestres tout proches. Las du bruit et de la foule, des invités se sont retirés à l'écart : belles dames enveloppées de soieries chatoyantes, constellées de perles et de diamants, messieurs en habit noir, le gardénia à la boutonnière. Les confidences s'échangent, en un murmure discret de voix étouffées. Derrière l'éventail se chuchotent des aveux ou des médisances. Deux amoureux, insoucieux de tout ce qui n'est pas leur amour, se répètent l'éternelle romance, sous l'inspection des regards malicieux qui épient leurs moindres gestes.



G. GRAU. — LES HALLES; YPRES.

La cité d'Ypres (Flandre occidentale) était en pleine prospérité au XIVe siècle, quand elle construisit ses halles monumentales dont un empereur, Beaudoin de Constantinople, ne dédaigna pas de poser la première pierre. Le vieux monument a conservé sa destination primitive : les marchands entassent de nos jours leurs paniers de beurre et les montagnes multicolores de légumes aux endroits où les disposaient leurs ancêtres, tandis que circule, affairée, une foule d'acheteurs qui, sauf le costume, a gardé le type, les allures et le langage des foules d'autrefois.

G. BUSSIERE. — LA CHANSON DE ROLAND.



Sur le roc de Roncevaux, Roland demeure seul, sa terrible Durandal au poing, dans l'autre main le cor d'ivoire, dont l'écho a réveillé trop tard les anxiétés de Charlemagne. A ses pieds sont étendus les cadavres de ses compagnons. Tout autour, l'armée innombrable des Sarrasins se prolonge, à perte de vue. C'est un fourmillement de guerriers barbares, brandissant furieusement leurs armes, hurlant leurs menaces et leurs injures. Le paladin impassible les défie, tout rayonnant des reflets dorés dont l'enveloppe une grandiose allégorie de la Gloire.



Dans l'immense plaine de Betheny, le président de la République, près de qui se tient le tsar Nicolas II, reçoit à sa descente de landau la tsarine Alexandra-Feodo
D... el et M. Fallières, comme on reconnait, dans la tribune tendue de velours à crépines d'or, M. Georges Leygues et M. Roujon. Au premier plan, à droite, c'est
algériens qui personnifient à la revue la France d'Afrique, comme là-bas, tout au fond de la plaine, les corps d'armée massés représentent la métropole prête pour la guer

Cette belle et vaste toile, peinte pour l'État, n'a rien de la froide raideur qu'on a souvent reprochée, avec raison, à bien des œuvres officielles. Aussi le tableau de M



r la conduire à la tribune d'honneur. Derrière M. Loubet, on voit Waldeck-Rousseau, président du Conseil, et les présidents des deux Chambres. M. Pa…
a aigrettes et panaches des hauts attachés militaires. Et l'on admire, à gauche, sur leurs chevaux arabes richement enharnachés et caparaçonnés, les grands chefs
isant de sa puissance que pour se constituer la gardienne vigilante de la paix.
qui appelle et qui retient la foule, obtient-il au Salon l'unanime succès qu'il mérite.


A. LEROUX. — PORTRAIT DE Mme SEGOND-WEBER, DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE.



A. DE LA GANDARA. — PORTRAIT DE Mme POLAIRE.



E. BONNENCONTRE. — PRESENTS D'AUTOMNE.



Les jours s'attiedissent, le soleil moins ardent nous donne une lumiere adoucie. Les feuillages abandonnent le vert monochrome de l'ete et se teintent des nuances les plus riches et les plus delicates, depuis les bruns rouilles jusqu'aux rutilances des pourpres. C'est l'epoque de l'abondance : les chasseurs depouillent de leurs hotes la plaine et la forêt ; les vergers deversent en cascades leurs beaux fruits aux pulpes de rubis et d'ambre ; la nature deploie ses dernieres coquetteries avant de s'endormir au souffle glacial de l'hiver.

M. THIBAULT. — DANS LA TRANCHEE (CAMPAGNE DE 1870).



Les zouaves gardent la tranchée. Ils ont, au moyen de pierres et de branches, disposé le maigre feu où ils feront cuire tout à l'heure des rations de famine. L'un d'eux allume sa pipe; un autre s'assoupit. Pendant ce temps, un brisquart veille au grain. C'est un brave qui a fait ses preuves. Sous la médaille militaire qu'il a gagnée par des blessures reçues en pleine bataille, son cœur vaillant n'a jamais eu un battement de plus à l'heure du péril. Pourtant, le voilà aux écoutes. C'est qu'un bruit suspect, un bruit inquiétant, vient d'attirer son attention et que l'ennemi est là, de l'autre côté du talus gabionné.

Mme CONSUELO FOULD. — LOUISON LA BOUQUETIÈRE.



Elle se nommait Madeleine Chabry; elle habitait une mansarde de la rue du Petit Carreau. [illegible] qu'elle était couturière; d'autres, qu'elle sculptait sur bois; toujours est-il que les événements de [illegible] perturbation dans les métiers de femme, l'avaient obligée à vendre des fleurs au Palais-Royal, [illegible] nom de *Louison la Bouquetière*. Elle avait dix-sept ans, elle était très jolie et très sage; elle eut un jour de célébrité, le 6 octobre, lorsque les femmes, en marche sur Versailles, pour réclamer du pain et le retour du roi à Paris, la mirent à leur tête. Elle s'en fut jusqu'à l'Œil-de-Bœuf, parla au roi, qui l'embrassa. Il ne fut plus question de Louison la Bouquetière.

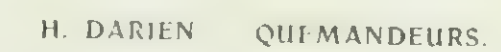
J. SYLVESTRE. — UN LARCIN.



Le vin est bon : cela se voit — mais combien ne gagne-t-il pas encore à être degusté gratis, aux depens du tavernier !

P. CHOCARNE-MOREAU. — AU PLUS ADROIT.





H. DARIEN — QUÉMANDEURS.



R. ARUS. — DÉPART POUR L'EXPÉDITION DE ROME : 1849



C. BELLANGER. — LE VIEUX PUITS.



Il ne date pas d'hier, le vieux puits de la ferme ; ses pierres sont usées, rongées, corrodées par la succession des ans ; des générations nombreuses se sont penchées sur sa margelle arrondie, mais, en revanche, la fermière est jeune et robuste, c'est une [illegible] fermes et rebondies. Sa taille souple se meut à l'aise dans son corsage lacé, ses épaules se dégagent pleines, à peine hâlées, de la chemisette aux manches courtes. Dans l'atmosphère grise qui enveloppe ce décor rustique, la carnation éclate, blanche et rosée, comme une fleur d'églantier sauvage.

JULES GELIBERT. — RELATIONS TENDUES.



Le sanglier, poursuivi par la meute, a rencontré une mare dans l'épaisseur du hallier. Il s'est arrêté, pour se rafraîchir, non pas qu'il soit à bout de souffle, mais il lui plaît de compter ses ennemis. Les chiens se rassemblent sur les bords : ils aboient à pleine gueule, les narines froncées par la rage ; le vieux solitaire grogne sourdement. Qui se décidera à attaquer ? Le sanglier est patient, il attendra, mais gare au premier qui se précipitera sur lui ; celui-là risque fort d'être éventré ; avant que les chiens ne l'aient coiffé et immobilisé, ses boutoirs acérés auront fait leur œuvre et préparé de la besogne pour le vétérinaire. M. Gelibert a rendu avec une remarquable puissance d'observation les physionomies diverses des acteurs de ce drame sylvestre.

G. INNOCENTI. — CHARMEUSE



Les pigeons dociles vont et viennent à la voix de la charmeuse : ils désignent la personne la plus aimable de la société et prédisent l'avenir. Un mouton savant attend, placide, son tour de séance. Quant au singe, il se familiariserait volontiers avec le public, si le jeune aide ne le tenait en respect. Pour les spectateurs, ce sont gens de haute marque : un prince, tout au moins, accompagné des gentilshommes de sa suite, qui semble s'intéresser plus encore à la charmeuse qu'à ses bêtes. Et c'est un pétillement de couleurs et de lumière, sur ces satins, ces velours, ces pommeaux d'épée, ces panaches multicolores.... Une joie de l'œil que cette peinture ensoleillée, d'une prestesse et d'une sûreté d'exécution qu'on ne saurait exprimer.

EUG. GIRARDET. — L'ARRIVÉE AU CAMPEMENT.



JULES BRETON. — AMOUR.

LOUIS BELLE — L'ABSENT.



« Vieux parents au coin du feu — vieux parents dans la chaumière — [illegible] rouge — vieille mère qui priez le soir pour l'absent [illegible] vieux parents, attendez votre fils [illegible]. M. Belle a su traduire avec une émotion communicative la phrase de Pierre Loti [illegible] pauvres vieux qui, dans l'humble demeure, se remémorent les souvenirs d'antan [illegible] sans nouvelles de l'enfant bien-aimé, parti pour ces pays lointains où la mort, sous toutes ses formes, [illegible]



Mme YO LAUR. — SCENE D'OFFICE.

La situation est grave : les chiens du logis ont pourchassé la mère chatte et sa nombreuse progéniture. Les chatons ont grimpé, que bien, que mal, au moyen de la nappe pendante, sur la table d'office. La maman, qui couvrait la retraite, a bondi à son tour sur la plate-forme et ses grondements menacent les agresseurs. L'épagneul, placide, semble assister à l'action en curieux désintéressé, mais les ratiers sont animés de mauvaises intentions. L'un d'eux tire sur la nappe de toute la force de ses mâchoires. Cette ingénieuse tactique a déjà produit des résultats appréciables : chaudron culbuté, assiettes brisées, sans oublier la langouste fourvoyée en cette aventure. La dame-jeanne et les autres ustensiles y passeront à leur tour. Espérons que le bruit attirera quelqu'un du logis pour mettre le holà La composition est heureuse : animaux et accessoires sont enlevés avec une adresse pleine de brio.

Mlle HENRIETTE DESPORTES. — AU LAVOIR.



La ruche bourdonne du bruit des conversations, les lavandières s'activent néanmoins, et le linge s'imprègne de mousse savonneuse sous l'effort des bras vigoureux : mais les langues ne s'arrêtent pas pour si peu et les ripostes joyeuses répondent aux propos salés. C'est un va-et-vient de laveuses professionnelles auxquelles se mêlent les ménagères, obligées, par leurs maigres ressources, de procéder en personne au lessivage familial. Mlle H. Desportes a observé ce tableau de la vie populaire avec une vérité minutieuse.

E. DAMERON. — LE COIN DES LAVEUSES A MONTBARD.



L.-D. EBNER. — CUISINE AMBULANTE EN HONGRIE.



Reproduction autorisée par Konyves Kalman, éditeur.



GUILLONNET. — LA JEUNESSE DE FRANCE AU TOMBEAU DE GAMBETTA; NICE 1901



L.-E. FOURNIER. — LA VISION DU MOUJIK.



J. DELAUNAY. — SUR LA ROUTE DU MANS.



Jesus a passé par toutes les epreuves du jugement, il a subi les humiliations et les tortures qui ont suivi l'inique sentence, les soldats le mènent
homme, Simon le Cyreneen, et lui ont intime l'ordre de porter l'instrument fatal ; puis ils ont repris leur route, indifferents aux clameurs de la popu
ses injures et ses sarcasmes ; **L'Homme-Dieu savourera jusqu'à la lie toute l'horreur de la Passion. L'aspect de vérité qui se dégage de cette comp**



… et l'ont chargé de la lourde croix. Le Christ, affaibli, est tombé sous le poids du fardeau infâme, alors les soldats ont choisi au hasard dans la foule un … aux angoisses du supplicié. Les Saintes Femmes suivent, ajoutant par la vue de leur désespoir aux épreuves du Christ. autour de lui la foule hostile répète … frappe d'une émotion poignante. C'est une belle œuvre, d'une grande puissance et d'une rare conscience de dessin et de couleur.

F. TATTEGRAIN. — LES FILETS VOLES; SAISON DU HARENG.



Les filets qui servent à la pêche du hareng forment d'immenses nappes de trois à quatre cents mètres de long, et représentent de grosses sommes, surtout pour de pauvres gens comme les pecheurs. Aussi lorsque des concurrents peu consciencieux s'emparent d'engins qui ne leur appartiennent pas, les véritables propriétaires ne se laissent pas dépouiller sans protester. Les revendications prennent une allure violente qui s'explique par le caractère énergique des gens de mer et par l'isolement du large : entre le ciel et l'eau, chacun n'obtient d'autre justice que celle qu'on se fait soi-même. C'est une scène de ce genre que M. Tattegrain a reproduite avec l'intensite dramatique qui lui est coutumière : les crocs ont cramponné les bordages, les haches se dressent, les couteaux sortent des poches. Dans quelques minutes, ce sera le corps à corps et l'égorgement.

RAYMOND DESVARREUX. — LES DEFENSEURS DE L'AIGLE.



Grenadiers aux lourds bonnets, voltigeurs aux énormes shakos, ils sont tous tombés, en un lugubre monceau que domine le drapeau du régiment. Le dernier qui brandit, hautes dressées, les couleurs de la France, retient encore, de ses bras raidis par la mort, la hampe entourée de lambeaux sanglants, que surmonte l'aigle symbolique. Lorsque les secours sont arrivés, il était trop tard : les défenseurs de l'Aigle avaient vécu, mais ils étaient morts, officiers et soldats, jusqu'aux tambours, plutôt que de rendre l'insigne confié à leur courage. Au soir de la bataille, le grand empereur, vêtu de la légendaire redingote grise, coiffé du petit chapeau, s'approche, ému, malgré son impassibilité habituelle, et contemple, avec un serrement de cœur, ces braves qui se sont sacrifiés à sa gloire. Des nuages de fumée et de poussière s'étendent jusqu'à l'horizon ; une horreur épique plane sur le champ de carnage.

A. HIRSCH. — LE TROU AUX TÉTARDS.



Qui ne sourira, ému d'un souvenir de jeunesse, devant cette toile ensoleillée qui nous montre un groupe de marmots occupés à pêcher l'animal peu avenant qu'on nomme le têtard. M. Hirsch a saisi cette scène gracieuse dans un faubourg de ville italienne; il l'a rendue avec un heureux agencement de lignes, dans une atmosphère colorée et vibrante.

J. TAUPIN. — JEUNES FILLES TRAVAILLANT LA LAINE : BOU-SAADA



Les maisons de l'oasis se tassent le long des ruelles que le soleil incendie. Toutes basses, ces habitations sont construites en mortier de terre séchée que soutiennent des troncs et des branches de palmier. Les ouvertures sont rares et etroites, mais l'aveuglante [illegible] pénètre quand même ; elle illumine jusqu'aux recoins les plus obscurs de ces humbles logis. Les jeunes filles se réunissent par petits groupes pour carder et filer la blanche laine des agneaux du Hodna ; c'est à qui obtiendra le fil le plus fin et le plus résistant, dont on tissera plus tard des burnous de prix. Les bracelets d'argent cliquètent sur la chair bronzée des bras nus ; les langues, non moins actives, s'exercent en d'interminables [illegible] que coupent des interjections gutturales.

ALB. EDOUARD. — ATELIER DE JEUNES FILLES PEINTRES

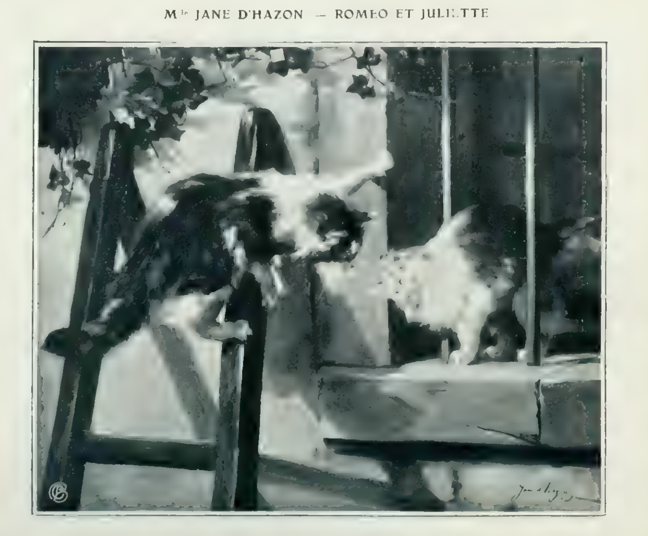




ALF. GUILLOU — DANS LA BOTTE DU PÈRE.

CHABANNES-LA-PALICE. — MINUIT SONNE.

Mlle JANE D'HAZON — ROMÉO ET JULIETTE



ALBERTO PINTO. — GAIE CHANSON ; FINISTÈRE.



Les jolies fillettes que ces petites Basses-Bretonnes. Elles ont revêtu leurs grands atours de cérémonie : jupes et corsages brodés, coiffes aux ailes repliées bordées de fine dentelle, larges collerettes empesées et tabliers de soie changeante. L'une d'elles chante une chanson dont les paroles joyeuses excitent son rire mal contenu. Une amie, plus âgée, l'encourage tout en l'accompagnant avec un accordéon, deux autres suivent le refrain sur le texte imprimé. La dernière, une grande fille déjà, se détourne en un délicieux profil perdu. Les accessoires, les costumes, les frais visages animés d'une malice ingénue forment tout un poème de grâce délicate et [illegible].

LOUIS RIDEL. — FEUILLES D'AUTOMNE



Les feuilles rouillées des marronniers tombent, couvrant le gazon du parc ; un cygne indolent se promène sur les eaux clapoteuses de l'étang. Dans le paysage, calme en ses tons neutres, se détachent deux jeunes femmes qui conversent ; leurs costumes modernes sont de la dernière élégance et leurs physionomies, aux caractères précis, font penser à des portraits. Elles causent intimement, confidentiellement même. L'une d'elles apporte une attention profonde aux paroles que murmure l'amie à son oreille. Les deux visages ont une vérité d'expression qui frappe ; c'est une œuvre étudiée, d'une belle tenue, tout imprégnée d'un sentiment de mélancolie prenante.

F.-M. LARD. — FÉLINS.



Le chat et la femme ont le même éclat, dur, métallique, dans le regard profond, la même [illegible] dans les traits impassibles. Le chat est une bête de race, aux membres que l'on devine souples et nerveux sous [illegible]. **La femme est d'une beauté pleine et robuste ; le buste est admirablement modelé, mais l'expression de la face n'est pas rassurante : on jurerait que ces lèvres, si bien dessinées, ignorent le sourire. A la moindre attaque, cette figure si régulière ne prendra-t-elle pas** l'expression féroce que nous montre le masque de la panthère symbolique qui complète le [illegible] ?

A.-J. PENOT. — ABANDON.



Ferme et souple, plein de seve de jeunesse, un corps de femme demi-nue se renverse en un mouvement de torsion et d'abandon qui fait saillir de larges lignes creusées, baignées, penetrées par la lumiere diffuse; les replis se dessinent en ombres mysterieuses que soulignent des reflets adoucis, tandis que des luisants nacrés s'accrochent aux fermes rondeurs. Les flancs et le haut du torse ondulent en masses puissantes que l'eclairage discret detaille, enveloppant ou accusant, tour à tour, et qui semblent frémir du souffle intime de la vie.

HENRI ROYER. — LA RENTRÉE AU VILLAGE.

Le soleil se couche, la nuit tombe lentement, les moissonneurs rentrent au logis. Le tâcheron revient, sa faux sur l'épaule, et malgré le travail épuisant [illegible] prolongé pendant de longues heures sous la lourde chaleur d'août, il se redresse en passant devant les maisons du village. Sa femme l'accompagne, traînant par la main la fillette qui s[illegible] devant eux, s'avance une jeune parente emportant la gerbe glanée patiemment, épi par épi, sur les chaumes coupés. Dans le pays, des lueurs s'allument à toutes les fenêtres ; c'e[illegible] l'heure du souper que l'on expédiera vite, car les gens ont hâte de dormir. M. Henri Royer a exprimé cette scène agreste avec un sentiment profond de vérité.



M DEMONTS. — LA CHASSE DE SAINT HUBERT.

Fils du duc d'Aquitaine, Hubert avait epouse Floribanne, la fille du duc de Louvain : il mena't, disent les vieilles chroniques, une existence assez déréglée. Cela se passait au VII siècle de notre ère. Un certain Vendredi saint, Hubert chassait avec ses equipages dans la forêt d'Ardennes, quand il rencontra, soudainement, un cerf majestueux qui portait, entre ses ramures, une croix lumineuse. En même temps, une voix disait : « Jusques a quand, Hubert, poursuivras-tu les animaux des bois au lieu de songer à ton âme. » Hubert tint l'avertissement pour sérieux, et s'en fut auprès de l'évêque de Tongres, qui lui imposa une penitence sevère : dès lors, il consacra sa vie a des pratiques religieuses qui lui valurent la canonisation. Ce sujet a deja tenté bien des peintres : M. Demonts l'a renouvelé dans un ensemble decoratif de noble et cavaliere allure.

G. SEIGNAC. — ANEMONE.



L'anemone, contait l'antiquite, naquit dans le sang d'Adonis, frappe à mort par une bete fauve. Dans les [illegible] Vénus de couronnes d'anémone, en souvenir du jeune amant qne le destin cruel avait ravi à la déesse. M. Seignac a-t-il voulu moderniser ce vieux mythe aboli, en mêlant des fleurs d'anémone à l'opulente chevelure de cette belle fille, dont le regard melancolique semble exprimer le regret d'un amour défunt? Mais Vénus, nous dit la fable, se consola de la mort d'Adonis.

G AMORETTI. — INNOCENCE.



En un paysage qui n'a rien d'exotique, des hommes, des femmes et des enfants, tous aussi nus qu'il est possible de l'être, s'amusent en compagnie de lapins blancs. Cette scène se passa-t-elle à l'époque lointaine de l'âge d'or, ou bien chez des populations contemporaines vivant à l'écart de toute civilisation intempestive : le lapin, alors, serait le symbole insoupçonné de l'innocence. Ne cherchons pas. M Amoretti n'a subi aucune pression ethnographique. Il s'est élancé dans les vastes régions de la fantaisie, et nous a rapporté cette aimable composition qu'il a nommée *Innocence*, puisqu'il faut donner un nom aux tableaux, même à ceux qui se passeraient de cette formalité.

J.-M. DUVAL. — LES DERNIERS CHOUANS DEVANT SAINTE-BARBE-AU-FAOÜET (MORBIHAN).

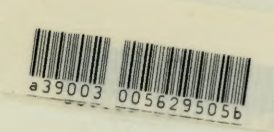


[illegible] la Chouannerie eut comme un paroxysme qui précéda son agonie définitive. Georges Cadoudal et Lemercier avaient soulevé et puissamment organisé le Morbihan. Le général Brune, chargé de réprimer l'insurrection, procéda avec vigueur. Il n'y eut pas de grandes affaires, mais une série de combats meurtriers, dans [illegible] ne ménagèrent pas leurs vies. M. J.-M. Duval a représenté un incident de cette lutte, en prenant pour théâtre les escaliers de granit qui [illegible] pittoresque et si curieuse chapelle de Sainte-Barbe-au-Faouët, cadre qui symbolise merveilleusement la Bretagne royaliste et croyante.

J.-M. AVY. — GOUTER.



Sur la terrasse d'un grand parc jeunes gens et jeunes filles jouent au tennis. Au premier plan, une vénérable grand'mère préside la table du goûter couverte d'étincelantes argenteries, de porcelaines, de cristaux taillés, de plateaux de friandises. Elle écoute le babillage de cette jeunesse qui se presse autour d'elle. Et c'est un frissonnement, un papillottement de gazes, de mousselines, de chevelures blondes et brunes, dont l'éclat s'avive au contraste des vêtements sombres et de la chevelure neigeuse de l'aïeule. La bonne maman sourit, heureuse; elle se réjouit de ce bon soleil, de cette nature opulente, et surtout de l'exubérance de ces printemps fleuris, dont les caresses embellissent ses dernières années.


a39003 005629505b

